

Olivier Paulin

Cœurs de pierre

Jadis notre nature n'était pas ce qu'elle est à présent, elle était bien différente. D'abord il y avait trois espèces d'hommes, et non deux comme aujourd'hui : le mâle, la femelle, et, entre ces deux-là, une troisième composée des deux autres; (...) c'était l'espèce androgyne (...) Chaque homme était dans son ensemble de forme ronde, avec un dos et des flancs arrondis, quatre mains, autant de jambes, deux visages tout à fait pareils sur un cou rond, et sur ces deux visages opposés une seule tête, quatre oreilles, deux organes de la génération et tout le reste à l'avenant. Ils étaient aussi d'une force et d'une vigueur extraordinaires, et comme ils avaient grand courage, ils attaquèrent les dieux.

Alors Zeus délibéra avec les autres dieux sur le parti à prendre. Le cas était embarrassant: ils ne pouvaient se décider à tuer les hommes car c'était anéantir les hommages et le culte qu'ils rendent aux dieux ; d'un autre côté ils ne pouvaient non plus tolérer leur insolence. Enfin Jupiter ayant trouvé, non sans peine, un expédient, prit la parole: "(...) Je vais immédiatement les couper en deux (...)".

Ayant ainsi parlé, il coupa les hommes en deux, comme on coupe des alises pour les sécher, ou comme on coupe un oeuf avec un cheveu ; et chaque fois qu'il en avait coupé un, il ordonnait à Apollon de retourner le visage et la moitié du cou du côté de la coupure, afin qu'en voyant sa coupure, l'homme devînt plus modeste. Or quand le corps eut été ainsi divisé, chacun, regrettant sa moitié, allait à elle ; et, s'embrassant et s'enlaçant les uns les autres avec le désir de se fondre ensemble, les hommes mouraient de faim et d'inaction (...) et la race s'éteignait.

Alors Zeus, touché de pitié, imagine un autre expédient : il transpose les organes de la génération sur le devant ; jusqu'alors ils les portaient derrière, et ils engendraient et enfantaient non point les uns dans les autres, mais sur la terre, comme les cigales. Il plaça donc les organes sur le devant et par là fit que les hommes engendrèrent les uns dans les autres (...).

C'est de ce moment que date l'amour inné des hommes les uns pour les autres : l'amour recompose l'antique nature, s'efforce de fondre deux êtres en un seul, et de guérir la nature humaine. Chacun de nous est donc comme une tessère d'hospitalité, puisque nous avons été coupés comme des soles et que nous sommes devenus deux ; aussi chacun cherche sa moitié. Tous les hommes qui sont une moitié de ce composé des deux sexes que l'on appelait alors androgyne aiment les femmes (...).*

Platon - Le Banquet (Discours d'Aristophane).

* Voir note page 23.

C'était une expédition comme beaucoup d'autres, avec ses problèmes habituels de portage, d'installation des camps (1, 2, 3, etc), de charges perdues par les animaux de bât (ici des yacks car c'était au Tibet), ou volées par leurs conducteurs. Au fil du temps, selon ses humeurs et parallèlement, le moral avait eu les hauts et les bas de rigueur et les caractères s'étaient affirmés, quelquefois même affrontés, sans trop de violence cependant, car tous étaient de vieux routiers de l'Himalaya.

Deux membres de l'expédition notamment fournissaient un inépuisable sujet d'amusement par leur amical antagonisme, que le reste de la troupe ne manquait jamais d'attiser, surtout lorsque tous se retrouvaient cloués au camp de base par le mauvais temps. Il y avait là "celui qui se prenait pour un poète" (il avait écrit quelques mauvais vers sur la Montagne avec une majuscule, et une ou deux nouvelles un peu plus voyantes que le terne contenu habituel des revues spécialisées. Accordons-lui cependant qu'il avait noté quelque part dans un de ses nombreux cahiers - introspection et œuvre posthume obligeant - qu'il ne suffisait pas de se qualifier de poète, mais que seule l'œuvre comptait, et si possible le chef-d'œuvre, et non pas quelques vagues émotions esthético-poétiques à la portée du premier venu). Son adversaire attitré ès-joutes oratoires était le médecin de l'expédition, qui, muni entre autres d'un certificat de psychiatrie, ne manquait jamais, en face des envolées lyriques du "poète", (ainsi dirons-nous pour faire plus court), de réduire l'alpinisme à quelques caricatures freudiennes, au grand dam non seulement du "poète", mais aussi des autres membres de l'équipe (il ne s'en fallait que de peu d'ailleurs pour que le chef de l'expédition ne le consignât pour "atteinte au moral des troupes").

Contre la théorie de l'alpinisme considéré comme un des beaux-arts prônée par le "poète", le docteur assénait tranquillement que cette monomanie qui consistait à gravir les montagnes n'était qu'une "chiennerie" : il en voulait pour preuve que, comme les chiens lèvent la patte sur tout ce qui peut délimiter leur territoire, ils s'étaient empressés d'ériger des cairns... Ah ! La beauté du geste d'édification du *steinmann*, interrompait le "poète", citant la page célèbre de Javelle, et n'hésitant pas même à dire, emporté par sa fougue : "là où la main de l'homme n'a pas mis le pied !".

Imperturbable, le docteur continuait, disant que ces hommes de pierre étaient l'équivalent des déjections fécales et urinaires canines, mais que nos capacités dans ce domaine étant réduites (même en tenant compte des diarrhées quasi obligatoires en expédition), tant du point de vue production (un cairn tous les cent mètres) qu'olfaction (à l'exception des abords du camp de base nous ne pouvions sentir une m... à plus de quelques mètres), nous préférions recourir à celui de nos cinq sens qui était le meilleur : la vue. Comme les chiens s'empressaient de recouvrir de leur odeur celle des chiens précédents, nous nous étions hâtés de reconstruire, et *plus beaux qu'avant* comme dit la vieille chanson alpine (ah, la petite pierre blanche du



sommet !) les cairns de la première, mais si c'en avait

Et, sans se troubler son territoire, qui ne pouvait pas être fallait que tous ces chastes et si tortueux détours pour la liste de courses n'était, cérébrale que la nôtre, que les papillons par exemple, trouvait même notre système de kilomètres de là, certain qu'allait réaliser une des parallèlement à sa célèbre féminines.

C'en était trop pour "ce de furieux thèmes pascalien la Montagne-Univers, sur l' "sublimons", éructait le docteur la lente et aussi inutile, pour n'hésitant pas à établir un p clocheton de Notre-Dame ou de cathédrale mystique, com artisans anonymes qui ne sa



sommet !) les cairns de nos prédécesseurs (car il ne s'agissait hélas pas d'une première, mais si c'en avait été une, quelle joie supérieure c'eût été).

Et, sans se troubler sous les huées, le bon docteur enchaînait donc sur la notion de territoire, qui ne pouvait bien évidemment être que sexuel d'où il déduisait qu'il fallait que tous ces chastes alpinistes soient de grands pervers pour utiliser un si long et si tortueux détour pour atteindre leur but, la conquête des femelles ! Pour lui, la liste de courses n'était, dans l'ordre de l'information, pour une espèce aussi cérébrale que la nôtre, que le strict équivalent des phéromones sexuelles émises par les papillons par exemple, qu'ils perçoivent à plusieurs kilomètres de distance. Il trouvait même notre système infiniment supérieur, puisqu'en Europe, à des milliers de kilomètres de là, certaines femelles entreraient en rut au récit des prouesses qu'allait réaliser une des *pures lumières* du groupe dont on connaissait déjà, parallèlement à sa célébrité alpine croissante, l'étonnante liste de conquêtes féminines.

C'en était trop pour "celui qui se prenait pour un poète" ! Il s'embarquait dans de furieux thèmes pascaliens sur la grandeur-petitesse de l'Homme-Alpiniste face à la Montagne-Univers, sur l'inutilité sublime de l'alpinisme ("C'est cela, sublimes, sublimes", éructait le docteur...). Il comparait la lente édification de l'Alpinisme à la lente et aussi inutile, pour un athée comme le toubib, édification des cathédrales, n'hésitant pas à établir un parallèle audacieux entre telle première de Preuss et tel clocheton de Notre-Dame ou tel ange de Chartres. L'alpinisme n'était qu'une sorte de cathédrale mystique, construite le plus souvent à l'insu de ses acteurs, humbles artisans anonymes qui ne savaient pas qu'en taillant telle obscure pierre d'angle ils

soutiendraient un incroyable campanile gothique, merveilleuse efflorescence d'une des branches de l'alpinisme (classique, baroque, etc...). Et bien sûr, pour le "poète", ce monument ne servait qu'à indiquer cette aspiration universelle de l'homme à l'infini et à Dieu. Aussi, une expédition, un pèlerinage soutenait-il, sur une terre aussi haute et mystique que le Tibet ne pouvait-elle se comparer qu'à l'extrême pointe d'une flèche de cathédrale.

Le docteur répliquait que certes il avait vu le "poète" tracer de sa main le mantra de Chenrézig, le célèbre *Om ma ni pad me hum*, sur les rochers autour du camp de base (ce qui, au passage, prouvait bien que, pour ne l'avoir pas fait, les Tibétains n'étaient plus ce qu'ils étaient ; par contre, qu'ils soient des voleurs - voir les réchauds et les tentes manquants - c'était un fait certain, et du titre du livre d'Alexandra David-Neel, il retenait qu'il avait jusqu'à présent rencontré beaucoup de brigands et fort peu de gentilshommes. Du moins les trouvait-ils plus près de la réalité qu'un illuminé comme le "poète", qui continuait à propager ces vieux thèmes qui "opium du peuple", pour parler la langue de bois de l'officier de liaison chinois, n'avaient eu d'autre fin que de maintenir le servage au Tibet jusqu'à l'arrivée des Fils de Han). Mais, à côté du mantra, le docteur faisait remarquer qu'il avait vu aussi le "poète" tracer sur les blocs de petites flèches là où il avait ouvert quelques durs passages d'escalade (il était assez bon grimpeur), ce qui confirmait sa théorie de la "chiennerie". Que d'autres chiens viennent se frotter à ma puissance...

Le "poète", piqué au vif, enfourchait le cheval des classiques théories sur l'art de l'escalade proche des thèmes zen sur le tir à l'arc : ses petites flèches indiquaient des voies physiques, certes, mais aussi mystiques : voies vers l'illumination, la *satori*, pour ceux qui savaient (le docteur, le pauvre, ne passait qu'à grand-peine le IV !).

Une période de beau temps interrompait le débat ; un camp de plus était installé à grands coups de rein et de sueur (et pas toujours celle des sherpas) jusqu'à ce qu'une bourrasque un peu plus violente ramène tout le monde au camp de base et le sujet sur le tapis (car tout valait mieux que cette vie végétative, bien plus austère qu'une règle monastique puisque rien n'était prévu pour l'esprit quand le corps était au repos, qui obligeait ces hommes à aller de leur duvet aux gamelles de la tente-mess et inversement, en passant par les feuillées).

Le "poète" se réjouissait de l'avance de l'expédition car bientôt, par-delà les arêtes conquises de la montagne-mère, il pourrait apercevoir ce fameux Pic 27 (ils étaient sur le versant nord du Shisha-Pangma), dont le Maître Samivel avait fait la "Demeure des Dieux". Ainsi leur chemin de croix trouverait-il son sens, qui resterait caché évidemment pour un froid matérialiste comme le docteur, dont on se demandait d'ailleurs quelle était la motivation (sans parler du sadisme évident de son comportement vis-à-vis du "poète") ...

"L'éthologie, mon cher, l'éthologie uniquement, le progrès des sciences de l'homme. Quant à vos symboles, si vous permettez, ras-le-bol ! Ce que vous croyez trouver par-delà les sommets, illuminé que vous êtes, ébloui par vos propres



illusions, aveugle donc dirai-je, un jour cela vous éclatera entre les doigts ; vous vous retrouverez vide alors, mais du moins lucide j'espère enfin, et peut-être pourrez-vous donner alors un vrai sens à votre vie... Ne serait-ce qu'en vous occupant de vos femmes, dit-il à l'assemblée abasourdie d'être prise à partie, qui sont bien bonnes de vous attendre, je trouve !"

Le "poète" se défendit comme un beau diable en citant tout d'abord, puisqu'on était au Tibet, ce quatrain de Tshanyang Gyatsho, le sixième Dalai Lama :

*Mon aimée, de toutes la plus belle,
Nous étions l'un à l'autre devenus si chers
Qu'il me fallait un répit :
Je suis parti dans un ermitage de montagne !*

Puis il récita, de Saint-Exupéry, ce passage de Citadelle, qu'évidemment il savait par cœur, où la femme dit au guerrier : "Tu n'auras qu'à tendre le bras et je plierai vers toi sous ta simple pesée comme le jeune oranger lourd d'oranges. Car tu mènes au loin une vie avare et qui n'enseigne point de caresses..."

... "Et en effet, explique le sage de Citadelle, tu as connu autour de tes nuits solitaires ces élans désespérés vers telle ou telle dont te remontait l'image, car toutes embellissaient dans le silence.

Et tu crois que la solitude de la guerre t'a fait perdre l'occasion merveilleuse. Et cependant l'apprentissage de l'amour, tu ne le fais que dans les vacances de l'amour."

“Masochisme ! Masochisme évidemment, encore et toujours, braillait le docteur. Vous serez cocus, j’en mets ma main au feu ! Et peut-être même contents...”

Ce soir là on fut bien près de l’émeute ! Le “poète” s’était rué au fond de son sac et en avait sorti le galet de granite qu’il avait trouvé dans les moraines et dont il avait fait toute une histoire : il avait remarqué un jour en descendant au camp de base cette pierre cassée en deux dont le centre était teinté d’une cristallisation jaunâtre, “en sorte qu’on aurait dit les deux moitiés d’un œuf dur posées sur de la salade de pissenlit tibétaine” avait ironisé le docteur, qui s’ennuyait de ses spécialités culinaires lyonnaises. Fatigué, le “poète” ne l’avait pas ramassée, n’en ayant réalisé le pouvoir symbolique que trente mètres plus bas, trop tard pour remonter. C’est au cours d’une autre montée au camp 1, alors qu’il croyait ne pas savoir où il l’avait vue parmi les myriades de pierres des moraines, un infini certainement, qu’il s’était soudain, alors qu’il pensait à tout autre chose, arrêté dans une sorte de transe, puis retourné : le galet de granite était à ses pieds ! Comment n’y aurait-il pas vu un signe ? Il menaçait donc d’en assommer fort proprement le docteur, pour bien lui mettre ça dans le crâne : que son amour était tel cette pierre ; certes il y avait la distance de la séparation, celle de la fracture, mais il suffisait de rapprocher les deux moitiés pour quelles s’épousent alors parfaitement, recréant l’unicité du galet, refermé sur cette espèce de petit soleil caché au centre de la géode: le cœur jaune et brûlant de l’amour.

Il faut dire pour le lecteur qu’à cette époque le “poète” était amoureux fou d’une professeur de philosophie (d’où ces quelques souvenirs platoniciens) qui était tout son contraire, raison pour laquelle ils s’étaient attirés. En effet, cette superbe femme aimait la mer, la chaleur, la vie nocturne (c’était une redoutable séductrice), mais aussi sa maison, son chat, son jardin, bref toutes choses que notre alpiniste avait, croyait-il, en horreur, ou du moins auxquelles il n’avait jamais osé se laisser aller, esclave de sa “morale de l’effort”, ou de “Freud savait quels complexes”, comme disait le docteur qui avait abordé ce soir-là en pleine connaissance de cause le sujet tabou des épouses. Si le chef d’expédition n’était pas entré dans la tente-mess en annonçant que la nuit était pleine d’étoiles et qu’on attaquerait de bonne heure le lendemain matin, je ne sais ce qu’il serait advenu !

Le beau temps fut de courte durée, suffisant cependant pour que tous atteignent, lourdement chargés, le camp 3 où le docteur commença un œdème du poumon (“ça n’aurait pas été du cerveau” fut-il dit). On le ramena au camp de base, pendant que le temps empirait à nouveau. Comme l’état du malade ne s’améliorait pas, on décida de le faire rentrer à Khatmandou et de là, sur la France. Le soir donc, chacun se précipita dans sa tente et écrivit des montagnes de courrier. Posté d’Europe par le docteur, il atteindrait à coup sûr ses destinataires, leur donnant des nouvelles fraîches (on savait trop à quel point on ne pouvait se fier à la poste népalaise pour l’avoir utilisée lors d’autres expéditions ; quant à la Tibétaine, comme c’était la première fois, le doute subsistait).

braillait le docteur.
contents..."

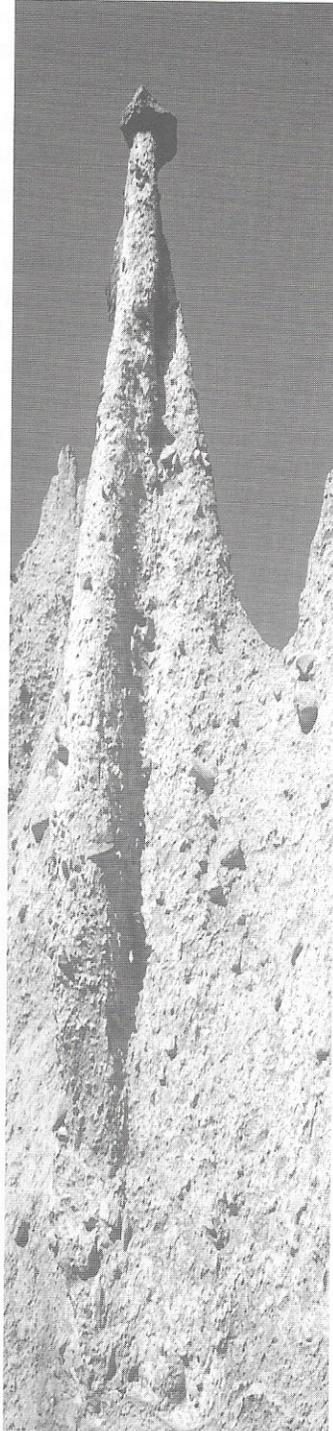
au fond de son sac
ines et dont il avait
camp de base cette
ation jaunâtre, "en
ur de la salade de
de ses spécialités
n'en ayant réalisé
remonter. C'est au
savoir où il l'avait
ement, qu'il s'était
orte de transe, puis
aurait-il pas vu un
teur, pour bien lui
ertes il y avait la
approcher les deux
unicité du galet,
le cœur jaune et

oureux fou d'une
ens) qui était tout
te superbe femme
séductrice), mais
re alpiniste avait,
sé se laisser aller,
complexes", comme
de cause le sujet
la tente-mess en
le bonne heure le

ne tous atteignent,
e du poumon ("ça
base, pendant que
rait pas, on décida
donc, chacun se
d'Europe par le
ouvelles fraîches
laise pour l'avoir
était la première

Le "poète" ne manqua pas de donner ses lettres au toubib. Bien mieux, il lui recommanda, étant d'une ville voisine, d'aller voir sa "philosophe", avec qui il pourrait continuer le débat et entendre ainsi la "voix des délaissées". Il chargea en outre le médecin de donner une des moitiés de son fameux galet à Claude (appelons-la ainsi), lui rappelant que c'était, ne lui en déplaise, un symbole, au sens premier du terme, c'est-à-dire un signe de reconnaissance à distance qui lui permettrait, à lui le "poète", de retour en France, de se faire reconnaître de son amie simplement en présentant l'autre moitié du galet, qui s'y adapterait parfaitement. Le toubib en riant ne manqua pas de lui demander s'il avait donc pour projet de vivre comme Heinrich Harrer "sept ans d'aventures au Tibet" pour que nouvel Ulysse, Claude ne soit plus capable de le reconnaître à son retour, et s'il croyait que son demi-galet suffirait à la maintenir dans son rôle de Pénélope. Le "poète" ramassa une pierre à ses pieds et fit mine de la tirer avec la longue fronde de laine brute qu'il avait achetée à un berger. Tous s'enfuirent en riant dans toutes les directions car, s'il avait bien appris à faire partir le lourd projectile, seuls les dieux tibétains commandaient encore sa trajectoire !

Le docteur, chargé du précieux courrier, fut donc évacué sur Khatmandou. Le reste de l'équipe remonta pour l'assaut décisif. Le temps s'était un peu amélioré et les cordées de pointe avaient déjà dépassé 7000 mètres. Le "poète", qui avait été en forme les quinze jours précédents, fut pris malheureusement d'une diarrhée carabinée, accompagnée de vomissements, qui le tint cloué deux jours au camp 1. Il essaya bien de rattraper le reste de l'équipe, mais progressant seul vers le camp 2, il s'aperçut qu'il n'avancait plus qu'à grand-peine. Comprenant que c'était terminé pour lui, il ramassa toutes ses affaires au camp 1 et descendit, lourdement chargé, en direction du camp de base. Le chemin était facile ; il suffisait de suivre les cairns abondants dont il fut question au début. À un endroit, pour éviter une remontée là où la moraine s'était



partiellement éboulée, il coupa dans la pente, descendant droit vers le glacier. C'est là qu'une coulée de boue et de blocs, due à la rupture périodique d'une poche d'eau (celle qui avait déjà provoqué l'écroulement de la moraine), le faucha et l'engloutit.

Le temps redevint mauvais, et il neigea abondamment jusqu'au camp de base. L'équipe de pointe, qui avait dû abandonner vers 7600 mètres, se replia. L'épuisement des troupes et la disparition du "poète" mirent le point final à toute velléité de seconde tentative vers le sommet. Une semaine plus tard, les camions chinois étaient là, et il fallut bien se résoudre à cesser les recherches, graver une grossière dalle funéraire, et quitter à jamais le haut plateau des herbes et des vents qui bordait la gigantesque chaîne au Nord, tout cela, naturellement, sous un soleil resplendissant.

En Europe, la nouvelle n'émut pas grand monde : il disparaissait tant de grimpeurs en Himalaya, et c'était l'année de l'hécatombe au K2. Claude, qui bien sûr avait trompé le "poète" pendant son absence, pleura un peu, puis se consola : l'assurance-décès qu'elle touchait, et le docteur, qui avait tenu à lui remettre en main propre le demi-galet, n'y furent pas étrangers.

L'année suivante, un sherpa d'une expédition allemande qui était descendu au fond du ravin morainique chercher une charge "balancée" par un yack, aperçut une jambe qui dépassait d'un tas de terre. On creusa, et on retrouva le cadavre du Français, qu'on inhuma ensuite décentement. Au retour de l'expédition, les papiers personnels et diverses choses trouvées dans le sac de montagne furent déposés à l'ambassade de France à Khatmandou.



Et c'est ainsi qu'un beau matin, Claude ouvrit sa porte à deux gendarmes qui lui remirent contre reçu un sac qui contenait le journal passablement délavé et illisible du "poète", des pellicules et deux appareils photographiques ensablés, diverses bricoles, et, tout au fond, un collier tibétain et quelques cailloux parmi lesquels elle reconnut, en pleurant tout de même un peu, l'autre moitié du fameux galet.

Fouillant dans le tiroir où elle rangeait ses vieilles photos, elle retrouva sa propre moitié de galet. En tremblant elle fit se rejoindre les deux hémisphères. Le symbole reconstitué dans sa paume était d'une rondeur et d'une douceur parfaite : on distinguait à peine le trait de fracture. Sans lâcher la pierre sur laquelle elle se crispait, elle sortit *Le Banquet* de sa bibliothèque et s'installa dehors au soleil dans la chaise-longue où le "poète", dans ses solitudes himalayennes, avait tant rêvé de venir se reposer. Face au petit jardin qu'il lui avait fait planter, ses larmes séchées, et même souriant légèrement au souvenir du rêveur, elle relut le mythe fameux rapporté par Platon. La chatte, dont le "poète" avait fait un jour le portrait vint se lover en ronronnant dans son giron, plantant avec volupté ses griffes dans les longues cuisses fuselées. Ses yeux levés avec adoration vers le visage de sa maîtresse avaient presque la couleur des turquoises porte-bonheur du collier tibétain. "Je le mettrai ce soir pour sortir..."

** La tessère d'hospitalité était un osselet partagé en deux. On en gardait une, on donnait l'autre à son hôte au moment du départ. Le rapprochement des deux moitiés permettait plus tard aux mêmes personnes de renouer les liens de l'hospitalité.*

